

MLR
1771

Lettres ouvertes aux Ecrivains de Belgique
35e année - no 137

Publication trimestrielle
jan. - fevr. - mars 1987

Cent trente-septième

LETTRE OUVERTE aux Ecrivains de Belgique



Solstice de l'hiver 1986.

Mes chers confrères,

La prudence n'est pas un souci réservé au seul marchand de porcelaine. Le remueur d'idées, ou qui se pense tel, assez présomptueux pour les livrer au public, ne saurait assez s'en souvenir. A cause non de la casse, mais des chocs en retour.

On a beau choisir ses mots avec soin, préférer l'eau claire de la raison au borbier des émois passionnels, les critiques n'en persistent pas moins. Une fois de plus, je l'ai appris à mes dépens.

J'ai profané, m'assure-t-on, le mot confrère en l'accolant à l'auteur de "Mein Kampf". Je croyais, j'oserais dire dans ma "candeur naïve" comme cela se chante dans un opéra, que l'épithète s'accolait d'office à tout fabricant d'un texte publié en volume. Sans autre justification. Couvrant aussi bien le navet que le chef d'œuvre, le terme est exempt de tout sens discriminatoire. La gent littéraire est une faune disparate, et de Villon à Jean Genêt, elle couvre une variété étonnante de chenapans, sans compter les fous et les demeurés. Comment ne pas se servir des mots tels qu'ils nous ont été imposés par les gardiens de la langue française ?

En fait, ce vocable ne me plaît guère et j'eus déjà l'occasion de le dire. Il est né du "confrater" comme s'appelaient entre eux ces moines qui, au Moyen âge, dans la paix de leur cloître, écrivaient et enluminaient d'admirables manuscrits.

Aujourd'hui, hélas, le préfixe du mot a une tendance fâcheuse à se substantiviser et des gens honorables s'en servent sans vergogne. Mais je vous jure qu'en vous apostrophant, mes chers confrères, je n'y mets aucune intention.

Ces querelles de langage me rappellent cet hurluberlu qui m'entreprit un jour parce qu'à son dire, j'avais usé abusivement du vocable raciste pour définir certaines démences du genre communautaire. De-

puis, chacun en conviendra, on a fait beaucoup mieux. D'une population généralement placide, les stratèges de la politique s'efforcent de faire des enragés serrés autour de drapeaux, symboles de races ennemies.

J'en reviens aux remontrances. Selon un ami-journaliste, j'ai dangereusement provoqué l'ire de la corporation pour avoir dit du mal de la presse. Comme il est difficile de se faire comprendre ! Il y a de grands journalistes, comme il y a de grands écrivains. Il y a aussi de grands assassins dont les noms brillent dans l'histoire des humains béats. Le fait d'écrire ne dépend pas du support. Tel journaliste use d'un style brillant et tel écrivain s'exprime comme un cochon. Simple figure de style car, jusqu'à nouvel ordre, le cochon ne se livre pas à pareil exercice.

Je n'oublie pas les sévices subis par des journalistes, d'aucuns condamnés à la prison, d'autres contraints à l'exil, le tout sous l'égide de la liberté de la presse garantie depuis la Révolution française par la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Nombre d'écrivains furent de brillants journalistes, tel Victor Hugo, comme le prouvent ces "Choses vues" dont on ne parle guère. Et peut-on oublier Zola qui sauva l'honneur de la France dans l'ignoble affaire Dreyfus ?

La presse, c'est une autre affaire. Comme elle représente l'opinion publique, dit le Quatrième Pouvoir, elle est convoitée par toutes les puissances occultes qui ont intérêt à manipuler les goûts de la masse obscure. Chapitre capital d'une société, uniquement axée sur le profit. De loin en loin, le citoyen perçoit quelque rumeur de sombres tractations visant à conquérir l'un ou l'autre de ces instruments d'information savamment dirigés. L'Amérique a montré la voie. Un exemple ? Au début des années '20, Upton Sinclair, pour avoir dénoncé les horreurs des abattoirs de Chicago, vit se liguier contre lui toutes les puissances d'argent au point que tous les journaux lui furent fermés et que nul éditeur ne consentit plus à publier ses ouvrages. Tenace comme il était, se refusant à sa faire étrangler, il se fit son propre éditeur. Je conserve "The brass Check" que je reçus de lui, le récit de ces aventures. J'en ai publié jadis un chapitre dans "Lumière".

Alors, la presse ? En somme, j'ai dit tout haut ce que d'autres pensent tout bas. Et je ne songe pas à m'en dédire. Je présente simplement mes excuses aux rares organes de presse qui sont restés indépendants, tout à fait indépendants, sans aucun fil à la patte. S'il en reste.

Ceci dit, j'ai hâte de rejoindre le bois sacré. La nouvelle saison s'y est ouverte d'une manière particulièrement brillante. A la maison Camille Lemonnier, l'Association des Ecrivains belges de langue française a.s.b.l., que j'appelle familièrement l'A.E.B. a vu apparaître, pour sa séance inaugurale, un lot impressionnant de mandataires publics; du ministre jusqu'au simple conseiller communal, en passant par le secrétaire d'état, le bourgmestre, l'échevin, et j'en passe sûrement.

Magnifique ! Ce l'est d'autant plus que ces personnages n'ont pour les lettres qu'un intérêt assez discret et d'ailleurs compréhensible, le contingent d'électeurs fourni par les écrivains étant plutôt dérisoire. Or l'électeur, c'est la matière première de l'édifice politique. De surcroît, l'écrivain semble peu tenté par les elixirs enivrants qui s'y débitent.

A la réflexion, peu d'intoxiqués parmi eux. En plongeant dans mes souvenirs, j'en ai connu trois: Louis Piérard, député et journaliste, mordu par les lettres, mais assez faiblement. Président du Pen-club (!), il nous rendit ridicules à Londres en 1920, lors de la première session internationale de ce groupement. Autre député, Pierre Nothomb, auteur de quelques romans estimables et qui me semblent injustement oubliés: En outre, un de ces fous délirants qui, après la Première Guerre mondiale, voulurent annexer les bouches de l'Escaut, le Limbourg hollandais et le Grand duché de Luxembourg. A cause de leurs criaileries le Traité de Versailles nous dota de quelques milliers d'Allemands ahuris. Et aussi d'une troisième langue nationale, comme si les deux autres ne suffisaient pas à notre bonheur. Enfin, il y eut le cher poète qui nous invitait à pâlir au nom de Vancouver, Marcel Thiry. Devenu sénateur, il rêvait d'offrir la Wallonie à la France. Une folie qui a fait des petits.

Ces souvenirs me feraient presque oublier notre A.E.B. Elle travaille, entre autres, à cette anthologie bucolique où seront évoqués, je l'espère, le gazouillis des oiseaux et des oiselets, et le murmure des ruisseaux et de ruisselets de la Wallonie. J'aime les anthologies surtout quand les auteurs peuvent choisir eux-mêmes leurs textes car ce sont là les morceaux voués à l'immortalité. Aussi, je récusé avec force, malgré le patronage du cher Norge, les propos de son capitaine:

“Il passe et conchie
Avec énergie
Nos anthologies”

Ah, cher ami, vous me fendez le cœur !

Faute de temps, nous en sommes à l'ère des condensés, le digest cher aux Américains. A Los Angeles, on vient de lancer des cassettes qui mettent la littérature à la portée de l'homme d'affaires le plus pressé. Exemple: tout Victor Hugo en dix minutes. C'est un prélude à la civilisation des boutons. Déjà le computer dessine et traduit les textes. Bientôt, il interprétera nos pensées. Et nous vivrons dans une béatitude réelle, plus sûre que celle, toujours quelque peu hypothétique, du Paradis. Et ce sera, enfin, le règne de l'Homo cretinus.

Roger Avermaete

BLOC-NOTES

La Wallonie est obligée de se battre sur tous les fronts. Même sur celui de la chanson roucouillante. Ne lui a-t-on pas contesté l'honneur d'organiser le prochain championnat du monde de cette compétition vocale, alors qu'une Liégeoise quelque peu Italienne, avait remporté le dernier trophée ? Des techniciens, commis pour juger de la qualité des salles présentées par des villes bassement concurrentes, décidèrent techniquement en faveur d'Anvers. Comme si la technique l'emportait sur la race, même mêlée de sang transalpin ! Une situation cornélienne !

*
* *

Autre méfait, déjà lointain.

François-Marie Arouet qui s'est fait appeler Voltaire, fit preuve d'une ignorance coupable en écrivant: "Les positions de la Flandre espagnole (sic) étaient presque sans fortifications et sans garnisons. Louis n'avait qu'à se présenter devant elles (6 juillet 1647). Il entra dans Charleroi comme dans Paris, Ath, Tournai furent prises en deux jours".

Charleroi, Ath et Tournai, promues villes flamandes. Quelle horreur !

R.A

Jacques Antoine

annonce

NOUVELLE HISTOIRE DE L'ART

de

Roger Avermaete

*

Un volume relié sous jaquette illustrée de 448 pages au format 22,5 x 15.

Prix: 1.490 francs chez les libraires ou au C.C.P. 000-1526739-56 (J. Antoine).